

« Ils sont morts pour une nation animée par un idéal »

Entretien réalisé par Pierre Chaillan pour l'Humanité magazine numéro 843

Pierre Chaillan : Fin 2022, le président de la République a laissé entendre qu'il pourrait annoncer la panthéonisation de Missak et Mélinée Manouchian pour début 2014. Comment réagissez-vous à l'éventualité d'une telle décision ?

Pierre Ouzoulias : Le 27 mai 2015, sur la décision du président de la République, François Hollande, avaient été reçus sous la coupole du Panthéon Geneviève de Gaulle-Anthonioz, Germaine Tillion, Pierre Brossolette et Jean Zay. Ils représentaient, selon l'expression du président, « l'esprit de la Résistance ». L'hommage de la nation à la résistance au nazisme et à la collaboration ne pouvait être complet sans associer à ces grandes figures celle de Missak Manouchian qui symbolise à la fois l'engagement et le sacrifice ultime des hommes et des femmes venus d'ailleurs pour défendre l'idée qu'ils se faisaient de ce que devait être la France. Missak Manouchian suivra Joséphine Baker et c'est ainsi deux vies dressées contre toutes les oppressions qui seront honorées en entrant au Panthéon.

Pierre Chaillan : Vous êtes engagé depuis plusieurs années dans cette bataille pour sa panthéonisation. Que représente, pour vous, l'entrée de Missak Manouchian au Panthéon ?

Pierre Ouzoulias : Mon grand-père, Albert Ouzoulias, le colonel André, commissaire militaire national des FTP, a jusqu'à sa mort rappelé ce que la Résistance devait à Missak Manouchian et Joseph Epstein, le colonel Gilles, à la tête des FTP-MOI. Lorsqu'ils sont arrêtés par la police en novembre 1943, ils sont torturés, mais ne parlent pas. Albert était persuadé qu'il devait à leur héroïsme de ne pas être tombé avec eux. Par-delà leurs disparitions, Manouchian demeure pour moi un compagnon de combat.

Beaucoup ont œuvré pour ce transfert au Panthéon. Le travail d'équipe réalisé par un petit groupe autour de Jean-Pierre Sakoun, Denis Peschanski, Katia Guiragossian, petite-nièce de Missak, et d'autres a été décisif. Le colloque organisé au palais du Luxembourg le 18 février leur permettra de s'exprimer.

Pierre Chaillan : *Pourquoi est-ce important de faire connaître l'histoire de ces combattants de l'ombre, étrangers souvent apatrides, et morts pour la France ?*

Pierre Ouzoulias : À une époque où certains s'interrogent sur « l'identité française », il est essentiel de rappeler l'engagement de ces « étrangers », dont beaucoup avaient fui les pogromes antisémites un peu partout en Europe. Ils n'étaient pas Français au sens de l'état civil, mais ont combattu jusqu'à la mort pour la France parce qu'elle était pour eux pas seulement un pays, mais un projet politique, une nation animée par un idéal de liberté, d'émancipation humaine et d'universalisme.

L'expression « devoir de mémoire » est bien faible pour décrire ce qui nous unit encore à eux. Pour paraphraser Nerval, je pense que nous continuons à vivre leurs espoirs et que leurs combats vivent encore en nous. Je suis heureusement surpris de constater que les jeunes, qui cherchent parfois un sens à leur existence, sont souvent bouleversés par l'histoire de ces « étrangers morts pour la France ».

Pierre Chaillan : Le résistant de l'Affiche rouge fusillé au Mont-Valérien était Arménien. En quoi cette origine a-t-elle un écho particulier aujourd'hui ?

Pierre Ouzoulias : Missak et son frère Garabed fuient, en 1915, le génocide perpétré par l'État turc. Missak tombe, en 1944, sous les balles d'un État qui a organisé la shoah. De façon terrible, son existence est ainsi liée aux deux génocides qui ont ouvert deux plaies béantes au flanc de notre

humanité. En Turquie, comme en Allemagne, le projet nationaliste des génocidaires était de donner une base raciale à l'État.

Un peu plus d'un demi-siècle plus tard, des idées similaires resurgissent. Dans le Caucase du sud, la Turquie et l'Azerbaïdjan n'ont pas abandonné l'idée de constituer une entité « ethniquement pure » en annihilant l'Arménie. La petite République d'Artsakh, sœur de l'Arménie, résiste depuis plus de cinquante jours au blocus de l'Azerbaïdjan. Comme le disait Jean Jaurès : « Nous en sommes venus au temps où l'humanité ne peut plus vivre avec, dans sa cave, le cadavre d'un peuple assassiné ».

—